



SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

En wolof, langue parlée au Sénégal, en Gambie et en Mauritanie, le terme *jokkoo* désigne le fait de se mettre en contact, et évoque l'idée de relier une chose à une autre.

jokkoo

#8 ★ janvier – mars 2011 ★



LOUIS SCHWEITZER
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS
DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

Les premières pages de ce nouveau numéro de Jokkoo s'ouvrent sur les œuvres dont la société des Amis a soutenu l'acquisition ou la restauration. Depuis 2003, votre engagement nous a permis d'enrichir les collections du musée d'œuvres importantes. En ce début d'année 2011, je vous remercie donc chaleureusement de votre fidèle soutien et espère que nous continuerons, ensemble, à faire vivre et grandir notre musée.

Le 4 décembre dernier, la société des Amis a organisé, pour la première fois en Europe, une journée d'étude consacrée aux arts autochtones d'Amérique du Nord, entre 1950 et 2010. Nos prestigieux intervenants ont pu dessiner, devant un public venu nombreux malgré la neige qui tombait à Paris ce jour-là, l'émergence et le développement de courants artistiques contemporains aux Etats-Unis, en Alaska ou au Canada.

Nous vous invitons à découvrir en avant-première la passionnante exposition que Christian Lacroix et Hana Chidiac consacrent à l'Orient des femmes. Nous poursuivons aussi notre exploration des coulisses du musée grâce à l'interview de Carine Peltier, responsable de l'iconothèque.

Le Cercle Claude Lévi-Strauss a récemment offert au musée du quai Branly deux acquisitions majeures : un bouclier du Haut Sepik et la bibliothèque de travail de Monsieur Claude Lévi-Strauss, qui vous sont présentés en pages 14 et 15.

En fin de numéro, Monsieur Jean Roudillon vous emmène sur l'île de Pâques pour tenter d'en percevoir les mystères.

★ Sommaire

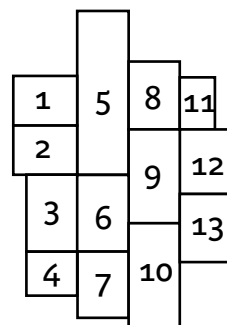


- ★ **Grâce aux Amis** p. 2
- ★ **Journée d'étude** p. 4
- ★ **L'exposition :
L'Orient des femmes** p. 5
- ★ **Les coulisses du musée :
l'iconothèque** p. 9
- ★ **Les récentes acquisitions** p. 12
- ★ **Carte blanche à un Ami :
Julien Viaud à l'île de Pâques** p. 17
- ★ **L'agenda** p. 19
- ★ **Ils nous soutiennent** p. 20

★ La vie des Amis

Depuis 2002, la société des Amis accompagne le développement et le rayonnement du musée du quai Branly en France et à l'étranger. Elle a choisi de privilégier trois types d'action : la restauration d'œuvres, l'enrichissement des collections et le soutien à la recherche.

En ce début d'année, nous sommes heureux de vous présenter toutes les acquisitions et tous les projets que la société des Amis a pu financer grâce à vos dons.



1 - Album Mexico de Désiré Charnay

30 x 40 cm - 1858

Acquis grâce aux Amis en 2008

2 - Fonds d'archives Gilbert Rouget

Acquis et mis en valeur grâce aux Amis en 2005

3 - Tête Moaï

Ile de Pâques - XII-XV^e siècle - 170 x 100 x 90 cm -

Lithique andésite du Volcan Rano Raraku

Restaurée grâce aux Amis en 2004

4 - Bouclier du Haut Sepik (détail)

Papouasie-Nouvelle-Guinée, XX^e siècle -

1497 x 42 cm - bois, pigments

Offert au musée par le Cercle Claude Lévi-

Strauss en 2010

5 - Mât Seligmann (détail)

Colombie britannique - XX^e siècle - 16 cm - Cèdre

rouge

Restauré grâce aux Amis en 2006

6 - Tête Akan

Ghana - XIX^e siècle - 26 cm - Terre cuite à la patine gris ocre

Acquis grâce au soutien du groupe Bolloré, grand bienfaiteur de la société des Amis en 2009

7 - Tête Sumba (détail)

Indonésie - 30 x 12 x 12 - Pierre

Offert au musée par le Cercle Claude Lévi-Strauss en 2009

8 - Masque Morse-caribou

Yupik, Alaska - XIX^e siècle - 53 x 58 x 30 - Bois peint

Acquis grâce aux Amis en 2006

9 - Masque Oiseau

Yupik, Alaska - 53 x 45 x 21 cm - Bois peint, plumes, cerceaux de bois souple

Acquis grâce aux Amis en 2006

10 - Masque Nggala

Papouasie-Nouvelle-Guinée - XX^e siècle -

130 x 30 x 31 cm - Pétiole de palmier sagoutier, bois, pigments

Acquis grâce aux Amis en 2007

11 - Gil Bartholeyns

Lauréat 2009-2010 de la bourse Nahed Ojeh, grand bienfaiteur de la société des Amis

12 - Objet magique bolidenfa

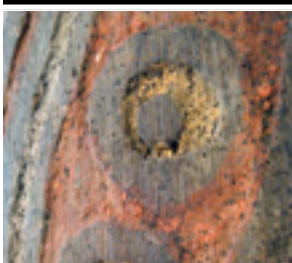
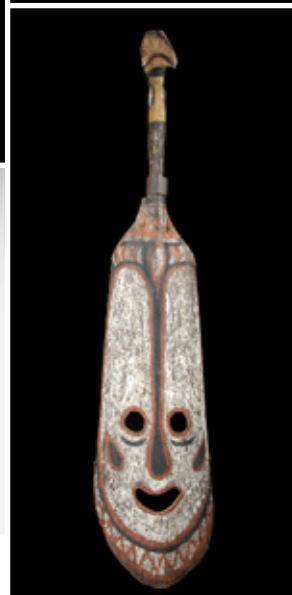
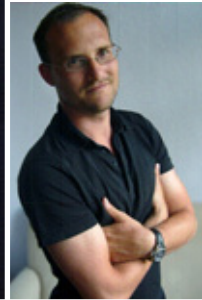
Mali - XX^e siècle - 60 cm - Bois, terre, fragments de métal et organiques

Acquis grâce aux Amis en 2006

13 - Poteau Modang (détail)

Indonésie - XVII^e - XVIII^e siècle - 273 x 55 x 35 cm

Acquis grâce au soutien de Monsieur Antoine Zacharias, grand bienfaiteur de la société des Amis en 2008



★ Journée d'étude

Le 4 décembre dernier, la société des Amis a organisé, pour la première fois en Europe, une grande journée d'étude sur le thème des arts autochtones d'Amérique du Nord entre 1950 et 2010.

Plus de 60 personnes sont venues assister, le 4 décembre, à cette exceptionnelle manifestation. Consacré à l'art contemporain nord-amérindien et inuit, le cycle de conférences avait pour objet de dresser un panorama de la créativité locale d'Amérique du Nord et de se pencher sur ses sources d'inspiration et ses modes d'expression. Plusieurs spécialistes intervenants se sont succédés afin de traiter de l'émergence et du développement de courants artistiques, aussi bien aux Etats-Unis qu'au Canada ou en Alaska : Nelcya Delanoë, Gwenaële Guigon, Sven Haakanson, Anne-Claire Laronde, Marie Mauzé, Céline Ramio, Philippe Ratte et Joëlle Rostkowski.

Anne-Christine Taylor, Directeur de la Recherche et de l'Enseignement au musée du quai Branly, a accueilli le public et introduit la journée d'étude. Joëlle Rostkowski, historienne et anthropologue, a pu traiter de l'art amérindien contemporain qui émerge aux Etats-Unis dans les années 60. Nelcya Delanoë, historienne, chercheur et professeur émérite à Paris X, a quant à elle présenté le travail d'une sélection d'artistes du Canada. En fin de matinée, des débats ont pu avoir lieu, animés par Philippe Ratte, chef de la section Communication, information et publication de l'UNESCO.

Dans l'après-midi, Marie Mauzé, anthropologue

et directeur de recherche au CNRS, a présenté l'art amérindien contemporain de la côte nord-ouest du continent américain, récemment reconnu, et de la « renaissance » de cet art depuis les années 50. Puis Gwenaële Guigon, historienne et enseignante à l'Ecole du Louvre, a parlé des arts des peuples de l'Arctique, tout en revenant sur les nuances du terme « art » en inuit. Enfin, Sven Haakanson, directeur de l'Alutiiq Museum de Kodiak, Anne-Claire Laronde et Céline Ramio, respectivement conservateur et responsable du service des collections et du bâtiment du Château-musée de Boulogne-sur-Mer, ont conjointement traité de la création et de la conservation des masques sugpiaq. Ils ont également présenté le projet de coopération culturelle mené avec succès entre le Château-musée de Boulogne et l'Alutiiq Museum.

Les Amis ainsi que tous les participants présents ont vivement apprécié le privilège qui leur était donné de découvrir, à travers le regard neuf apporté par les spécialistes, les arts nord-américains, modernes comme contemporains. Les chercheurs ont su mettre en lumière les influences réciproques et les tendances les plus marquantes de ce phénomène de renouveau culturel, qui s'inscrit dans un mouvement d'affirmation identitaire et politique. ★ A.C.



© Darren Vigil Gray

Darren Vigil Gray, « Apache crown Dancers ».



© Service communication de la ville de Boulogne-sur-Mer

Perry Eaton, « The watcher ».

★ L'Orient des femmes

Interview de Hana Chidiac, Responsable de l'Unité patrimoniale Afrique du Nord et Proche-Orient, co-commissaire, avec Christian Lacroix, de l'exposition « L'Orient des femmes vu par Christian Lacroix » qui se tiendra du 8 février au 15 mai 2011.



© Société des Amis du musée du quai Branly / Sylvie Clochette

Hana Chidiac dans l'atelier de restauration du musée.



© Widad Kawar

Robe moderne jordannienne, collection Widad Kawar.

Comment est née l'idée de cette exposition ?

Il y a environ trois ans, j'ai proposé un projet d'exposition autour d'un art vestimentaire peu connu, celui des villageoises et des Bédouines de la Syrie, de la Jordanie, de la Palestine et du désert du Sinaï, pays constituant le fameux « Croissant fertile » qui, jusqu'à 1920, ne connaissait aucune frontière. Leurs robes, très colorées et richement brodées, faisaient de ces femmes de véritables « fleurs des champs ».

Je voulais concevoir non pas une « simple » exposition de textiles, mais une promenade au milieu des costumes dont les plus anciens datent de la fin du XIX^e siècle, de leurs traditions, de leurs techniques, de leurs broderies. L'exposition n'est pas strictement ethnographique, car nous avons aussi choisi de mettre le « beau » à l'honneur.

Quel est l'objectif de cette exposition ?

Depuis les années 1970, l'image et la physionomie de la femme proche-orientale ont changé. Ce que l'on appelle aujourd'hui « la tenue islamique », *zayy islâmi*, ou « habit sectaire » qui couvre le corps des femmes sans en rien laisser apparaître, s'impose malheureusement un peu partout.

Si les contacts avec l'Occident ont conduit, dès la première moitié du XIX^e siècle, à un abandon progres-

sif des costumes traditionnels orientaux, cette tenue uniforme entraîne la disparition des derniers témoins d'un art vestimentaire séculaire. En effet, nombre de femmes sont désormais contraintes de troquer leurs robes traditionnelles aux broderies chatoyantes contre cet accoutrement austère.

Cette exposition est une invitation à la découverte d'un art vestimentaire féminin, d'une façon d'être, de vivre. Elle se veut un hymne aux femmes. Un hommage à celles qui, durant des siècles, ont cherché à créer des modes, pour s'embellir, pour exister au sein d'une société qui les a longtemps marginalisées. Enfin, à celles qui ont par leurs mains et leurs gestes, par leurs goûts et leurs talents, donné à des étoffes et des fils de soie ou de coton une part d'elles-mêmes en composant chaque pièce comme une œuvre d'art.

Pourquoi avez-vous fait appel au couturier Christian Lacroix ?

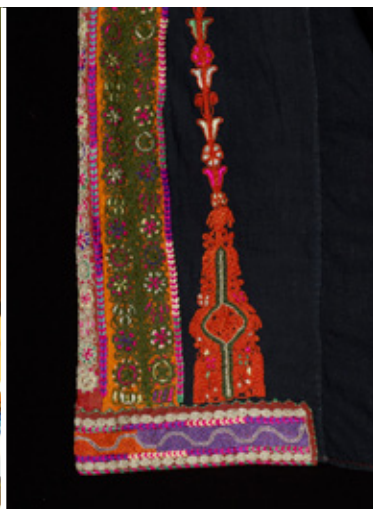
Je voulais que cette exposition soit aussi le fruit d'un regard artistique, afin d'enrichir sa dimension scientifique et ethnologique. Mon souhait était de collaborer avec un artiste contemporain, de préférence européen, afin qu'il puisse apporter une nouvelle dimension. C'est grâce aux conseils d'Olivier Saillard, actuel directeur du musée Galliera, que le musée du

★ L'exposition



© musée du quai Branly / Hana Chidiac

Christian Lacroix.



Robe palestinienne, détail.



Robe palestinienne, détail.

Illustrations au centre et à droite © Grégoire Alexandre

quai Branly a invité Christian Lacroix à investir la mezzanine Est et à mettre en scène les costumes. Il a tout de suite accepté, à mon grand plaisir.

D'où proviennent les pièces présentées et comment les avez-vous sélectionnées ?

Les costumes présentés proviennent des collections du musée du quai Branly (que nous avons enrichies grâce à de récentes acquisitions), d'une exceptionnelle collection privée – celle de Madame Widad Kamel Kawar qui possède l'un des plus beaux ensembles de costumes du Proche-Orient et en particulier de Jordanie et de Palestine – et enfin un prêt consenti par le musée national de Beyrouth : une émouvante robe d'enfant du XIII^e siècle retrouvée dans une grotte au Liban.

J'ai voulu montrer l'unité et la continuité des techniques et des coupes des costumes traditionnels. Nous avons dû nous limiter à une centaine de pièces, et il nous a souvent été difficile d'en écarter certaines, pourtant magnifiques.

La broderie semble être un des fils conducteurs de votre exposition...

La broderie est en effet, dans cette région, un art millénaire. De récentes fouilles ont permis de découvrir en Syrie une empreinte sur l'argile d'un textile brodé qui daterait du IX^e ou du VIII^e millénaire av. J.-C., alors que l'archéologie textile a longtemps considéré que l'ornementation par broderie était apparue au V^e ou VI^e siècle. Bien entendu, les témoignages complets de cet art sont plus tardifs ; c'est à Palmyre que les chercheurs ont retrouvé les premières étoffes de soie brodées.

L'un des points forts de l'exposition est une robe datant du XIII^e siècle, que conserve le musée de Beyrouth. C'est un témoin exceptionnel car très peu de

textiles entiers d'époque médiévale ont survécu dans cette région. Ce costume montre la permanence des techniques vestimentaires au Proche-Orient : les broderies au point de croix présentes sur le plastron de cette tunique rappellent les costumes que portaient les Bédouines et les paysannes.

Les costumes que vous présentez étaient-ils des costumes d'apparat ?

Pendant longtemps, l'embellissement vestimentaire au fil d'or était limité aux hauts dignitaires. L'art de la broderie prend son véritable essor au XIII^e siècle

LE CROISSANT FERTILE

Cette expression désigne une entité géographique du Moyen-Orient. Ce nom a été forgé au début du XX^e siècle par James Henry Breasted, archéologue américain. En forme de demi-lune, le « Croissant fertile » s'étend du Nil au Tigre et recouvre l'antique Phénicie, la Palestine, la Babylonie et l'Assyrie. Ce « Croissant fertile », marqué historiquement par la naissance de l'agriculture, transforma les hommes chasseurs et pasteurs en villageois sédentaires.



© Ministère de la culture, Direction générale des Antiquités,
musée national de Beyrouth



© Grégoire Alexandre

Robe syrienne, détail.

LA ROBE DE FILLETTE

Entre 1989 et 1991, le Groupe d'Etudes et de Recherches Souterraines au Liban (GERSL) découvre cinq corps de femmes et trois corps de fillettes dans une caverne de la vallée de Qadisha au sud-est de Tripoli. Les vêtements qu'elles portaient ont été retrouvés en parfait état de conservation grâce à un processus de momification naturelle dû à la sécheresse de la grotte.

Les recherches du GERSL étaient basées sur des sources historiques manuscrites musulmanes et chrétiennes (1) qui mentionnaient l'histoire du « Patriarche rebelle de Hadath ». Au XIII^e siècle, le village de Hadath, stratégiquement placé sur l'une des principales routes menant à Tripoli, était l'objet de convoitises. Son Patriarche ne reconnaissait pas la nouvelle autorité du « Patriarche des Maronites », choisi par les Francs. En 1283, les Mamelouks et les Croisés, provisoires alliés militaires, entament le siège du village. A l'approche des troupes musulmanes, le Patriarche dissident se réfugie dans une grotte avec quelques fidèles, et des femmes et fillettes du village. La caverne, aménagée au fil des ans, fut finalement découverte par les assiégeants, et le Patriarche capturé. Durant le siège, de nombreuses femmes et de nombreux enfants périrent de maladie ou de faim. Ceux qui avaient péri durant le siège furent inhumés dans la grotte.

La caverne, mentionnée dans les écrits, fut aisément repérée et son exploration confirma l'existence et l'histoire du « Patriarche rebelle de Hadath ». La découverte d'une fillette, placée sur le corps d'une femme sous un linceul attira particulièrement l'attention des chercheurs. Ses vêtements, protégés des liquides organiques par deux autres tuniques en coton, sont exceptionnellement bien conservés. La fabrication de ce costume est sûrement locale. Des broderies de soie couvrent les manches et le plastron. Les motifs et coloris utilisés permettent de confirmer que cette robe date de l'époque mamelouke.

Durant 700 ans, la robe de cette enfant de deux ou trois ans - baptisée Sadqa par les spéléologues - resta ensevelie dans cette caverne. L'archéologie textile dispose à présent non pas de fragments textiles mais d'un réel échantillon de costumes féminins d'une civilisation rurale montagnarde datant du Liban médiéval.

1 - D'après le texte d'un secrétaire et historiographe des sultans mamelouk baybars et qalawun Ibn Abd az Zahir et des écrits du Patriarche maronite ad Duwayhi.

Indications bibliographiques :

Liban, l'autre rivé, catalogue d'exposition, Institut du monde Arabe, Paris, Flammarion, 1998.

Gérard Figuié, Oussama Kallab, *La mémoire des tissus : Etude des tissus médiévaux de Magharet Aassi El-hadath*, Liban, 1999.

Georgette Cornu, Oussama Kallab, « Une robe de fillette libanaise d'époque mamluke », paru dans *Archéologie Musulmane*, vol.5, 1995, pages 123-132.

(comme le confirme la robe de la fillette). C'est l'expansion ottomane en Méditerranée qui le rend populaire. Néanmoins, son usage diffère en ville ou en milieu rural : en ville les habitants ont longtemps brodé au fil d'or et d'argent tandis que les Bédouines ont agrémenté leurs robes et objets de la vie quotidienne avec des fils de soie très colorée qui seront remplacés dans les années 1930 par des fils de coton.

Les costumes ornementés qui sont exposés n'étaient pas portés tous les jours, il s'agissait de robes de fêtes qui faisaient partie du trousseau de la mariée. Les femmes commençaient à broder leurs tenues, voiles de tête, objets du quotidien dès qu'elles étaient en âge de tenir une aiguille. Le trousseau que la femme confectionnait durant sa jeunesse la suivrait dans la maison de son futur époux. La richesse dépendait du nombre d'objets brodés détenus.

Le décor des robes brodées a évolué avec l'introduction des fils de coton DMC nés à Mulhouse et qui étaient accompagnés d'un catalogue de motifs. A côté des motifs géométriques ancestraux apparaissent des motifs floraux et d'animaux jamais utilisés jusque là, ces broderies sont donc d'excellents indicateurs de l'époque à laquelle le costume fut confectionné.

De quelle manière la scénographie soutient-elle le propos de l'exposition ?

La scénographie sera raffinée, poétique... Le visiteur déambulera dans un univers feutré et coloré. Les costumes ne seront pas alignés dans des vitrines. Suspendues ou étendues avec désinvolture, les robes habiteront un espace coloré où se projetera avec la lumière l'imaginaire du couturier vers un Orient rêvé. Je pense notamment à une robe bédouine provenant de la ville d'Al-Salt en Jordanie, qui mesure plus de trois mètres, qui sera mise en valeur d'une façon particulière.

★ L'exposition



Robe syrienne, détail de la manche.



Esquisse de Christian Lacroix pour la mise en scène de l'exposition.



Robe moderne jordanienne, détail, coll. Widad Kawar.

Cette exposition sera une promenade géographique qui débutera par la robe de fillette du Liban. Le parcours nous emmènera ensuite du nord de la Syrie, vers le sud du Sinaï. Quatre espaces géographiques seront ainsi créés. Le sol sera recouvert d'impressions de broderies. Dans chacun de ces espaces nous présenterons des coffres dessinés par Christian Lacroix. Ils contiendront des accessoires des mariées jordanienne, bédouine, syrienne et palestinienne, comme des coiffes, des bijoux, des ceintures et des mouchoirs brodés.

Nous avons tenu à aller du sombre vers la lumière. Cette démarche sera également traduite par les socles qui serviront de mise à distance du public. Les socles iront du noir au blanc. L'exposition se terminera par des robes blanches qui seront un clin d'œil aux défilés de mode.

Vous avez prévu un espace pour les malvoyants, de quoi s'agit-il ?

A l'origine, la robe de fillette datant du XIII^e siècle devait se trouver dans la boîte située en fin de parcours afin de rappeler la grotte dans laquelle elle fut découverte. Finalement nous avons souhaité dédier cet endroit au public ayant un handicap visuel. Cet espace abritera des poupées, des aquarelles représentant des costumes traditionnels et des reproductions en taille réduite des robes. Le public malvoyant ou non-voyant pourra les toucher et percevoir les différentes broderies et coupes qui existent. Cette zone pourrait également être un lieu de présentation de textes techniques expliquant l'art de la broderie, de la teinture, etc.

A un moment où l'on parle beaucoup du voile, cette exposition a-t-elle aussi vocation de montrer autre chose des femmes du Moyen-Orient ?

Depuis une trentaine d'années, l'image des femmes orientales vêtues de noir tend à dominer et nous donne l'impression d'un retour en arrière. Ce costume est en train d'envahir les rues du monde arabe. On le voit également en Afrique, dans des régions où le noir n'était jamais porté par les femmes. D'une certaine manière l'exposition cherche à rendre hommage aux femmes orientales et, symboliquement, à montrer que le noir n'a pas toujours régné, pour elles, dans ces pays et surtout pas dans les zones rurales.

Les paysannes et les Bédouines ont depuis fort longtemps brodé et orné leurs habits de couleurs variées. Les voiles de visages bédouins étaient également colorés et agrémentés de piécettes : ils étaient de véritables parures. ★

*Propos recueillis par
Cyrielle Bourdonnault et Julie Arnoux*



Robe palestinienne, détail, coll. Widad Kawar

★ L'iconothèque

Plus de 200 personnes œuvrent à faire du musée du quai Branly l'un des lieux culturels majeurs de Paris. Nous vous invitons à pénétrer les coulisses du musée, pour en découvrir les lieux, les équipes et les métiers. Carine Peltier, responsable de l'Iconothèque, nous emmène dans ce service qui gère plus de 580 000 images.

Quel a été votre parcours avant de devenir responsable de l'iconothèque du musée du quai Branly ?

Après mon diplôme de l'École du Louvre, pour lequel j'avais choisi la spécialité « Art contemporain », j'ai rejoint Paris 1 pour une maîtrise en Histoire de la Photographie sous la direction de Michel Poivert. J'avais choisi d'étudier un corpus de la photothèque du musée de l'Homme, le fonds Louis Lopicque : il s'agit d'une mission scientifique menée par ce médecin sur les populations Négritos réalisée entre 1892 et 1894 dans l'Océan Indien, également appelée « La croisière de la Sémiramis », du nom du yacht privé affrété à cette occasion. Quant à mon mémoire de DEA, il portait sur la question de la reproduction des œuvres d'art dans les revues d'art du dernier quart du XIX^e siècle.

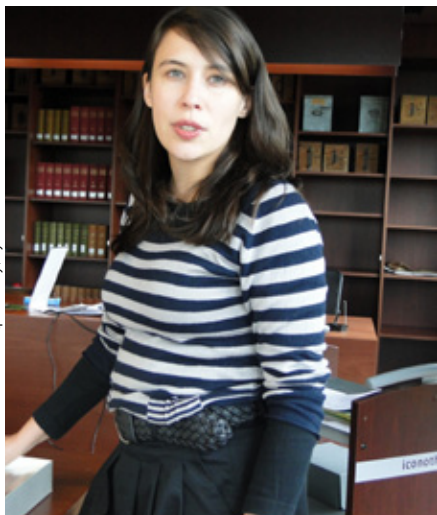
Durant mes études, j'ai travaillé tour à tour dans des institutions publiques et des structures privées : agence photo spécialisée en histoire de l'art, galerie Maeght, Fondation Cartier pour l'art contemporain, Délégation aux arts plastiques, Palais de Tokyo, musée Rodin... A l'INHA, chargée d'une étude sur le fonds Druet-Vizzavona (1) après mon diplôme de troisième cycle, j'ai été confrontée aux probléma-

tiques qui allaient être les miennes au musée du quai Branly : l'inventaire, la conservation et la valorisation. En 2004, deux ans avant son ouverture, j'intégrai le musée du quai Branly en tant qu'assistante au chef de projet iconothèque, puis responsable de l'iconothèque. Dès mon premier jour de travail je suis immédiatement entrée dans le vif du sujet : le déménagement d'une collection de plusieurs centaines de milliers de photographies !

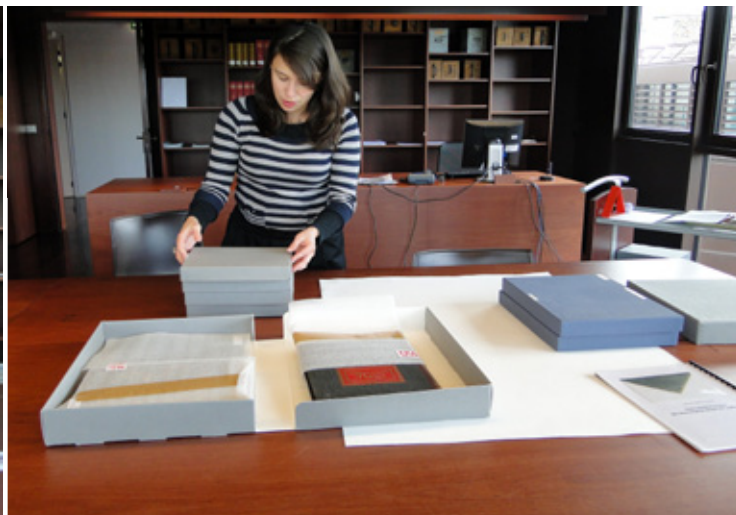
A votre arrivée, qu'avez-vous découvert ?

Une passionnante collection : immense, riche et variée, parfois peu connue...

Comme la collection d'objets, la collection de photographies du musée du quai Branly provient pour partie du musée de l'Homme et pour partie du musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie. Avant le déménagement, dès la fin de l'année 2003, une expertise d'un restaurateur avait permis de déterminer le nombre approximatif de pièces, leurs différents types de support, et leur état général. Par ailleurs, le musée avait demandé à la société GRAHAL (2) de réaliser une cartographie des collections avant enlèvement. Toutes les informations disponibles sur les lieux d'origines



© Société des Amis du musée du quai Branly / Sylvie Clochetto



Carine Peltier, salle des Fonds précieux du musée du quai Branly.

★ Les coulisses du musée



Jean-Marie Collomb, « Négrresse et bébé », le négatif et sa version positive. Anonyme, « Femmes Cafres ».

ont ainsi pu être sauvegardées : post-it, étiquettes des années 1930, fiches, inscriptions diverses... Lorsque le musée du quai Branly a hérité de ces collections, la collection était alors estimée à 350 000 pièces. Elle s'est révélée riche de plus de 580 000 pièces.

Quelles ont été les premières actions engagées par le musée pour conserver et valoriser cette collection ?

L'ampleur de la tâche était telle que nous avons choisi de dégager trois ensembles prioritaires suivant différents critères, tels qu'ils étaient apparus lors de la double expertise de restauration et de cartographie : les tirages sur papier montés sur carton, les négatifs en nitrate de cellulose, et enfin les négatifs sur plaque de verre.

Nous avons aussi hérité de quelques 180 000 tirages sur papier montés sur carton, portant un système d'indexation géographique et de classification thématique. En accès libre au musée de l'Homme depuis la fin des années 1930, nous avons pour volonté de les restituer au plus vite à leur public.

Nous avons hérité de plus de 50 000 négatifs souples en nitrate de cellulose. Il s'agit d'un support qui pose d'immenses problèmes de conservation, car leur dégradation est inéluctable, le seul moyen de la stopper réellement étant la congélation. Au niveau 4 de dégradation, alors même que l'image est devenue illisible, le nitrate de cellulose peut s'enflammer spontanément à partir d'une température de 40°C. L'urgence de la situation est rapidement apparue : certaines pièces avaient d'ores et déjà atteint le niveau 4. Dans ce cas, la seule option est de détruire les pièces. Le service de déminage de la préfecture de Police de Paris a donc procédé à la destruction de 600 négatifs. Toutes les autres pièces sont conditionnées et numérisées. Le musée du quai Branly est aujourd'hui un des rares établissements à avoir achevé son « plan nitrate », indispensable à la sécurité des réserves et des collections !

Enfin, troisième ensemble, les négatifs sur plaque de verre toujours dans leur conditionnement d'origine - du XIX^e siècle en bois, ou du début du XX^e siècle en fer blanc - ce qui posait un évident problème de conservation. L'intérêt scientifique de cet ensemble, dont une moitié est inédite, est immense. Constitué pour partie des négatifs du Laboratoire d'anthropologie du musée de l'Homme et pour partie du Haut Commissariat pour l'Indochine, ces fonds sont des points phares de la collection.

Il s'agit donc d'une opération de grande envergure, à l'image du chantier des collections mené par le musée pour les objets. Où en êtes-vous aujourd'hui ?

La chaîne de travail actuelle suit les étapes suivantes : nettoyage, restauration (le cas échéant), conditionnement, inventaire, traçabilité, numérisation (le plus souvent). Concernant les négatifs sur plaque de verre, nous en avons, en 2004 et 2005, conditionnés 17 000, numérisés 11 500, et restaurés 750. A l'ouverture du musée, nous avons effectué la traçabilité de quelques 220 000 pièces et la numérisation de 200 000. Aujourd'hui 300 000 pièces sont localisées, et plus de 281 000 sont numérisées. Depuis l'inauguration du musée, le travail se poursuit à une moindre échelle car l'éventail de nos activités s'est considérablement élargi avec l'ouverture du musée au public.

En quoi consiste le travail quotidien d'un service d'icône ?

L'équipe de l'icône est composée de cinq personnes, une chargée d'icône et un assistant, deux agents d'accueil et de magasinage spécialisés icône et moi-même. Nous faisons aussi appel à des prestataires pour certaines missions, notamment pour le référencement des pièces (deux personnes permanentes sur site), mais également pour le recensement décennal des collections à l'inventaire des musées de France qui représente plus de 50 000



Samuel Bourne, « Groupe d'Indigènes du Bhoutan ».



Félix Gaillard, « Indigène de l'île de Tanna ».



Isidore van Kinsbergen, « Intérieur d'une famille ».

© Musée du quai Branly pour les trois clichés

pièces (une personne pendant dix-huit mois), ou bien la restauration.

Nos missions sont diverses : conservation préventive, inventaire des nouvelles acquisitions et des fonds anciens dans la base de gestion des collections et d'inventaire TMS© Icono (3), préparation à la numérisation (réalisée par un prestataire) et vérification, recherches juridiques sur le statut des collections, régie des collections, accueil des chercheurs, préparation des pièces pour des prêts à d'autres institutions ou des expositions au musée du quai Branly... Fin 2008, plus de 3 500 pièces d'art graphique de la collection Histoire sont venues rejoindre les réserves de l'iconothèque, afin de faciliter la communication avec les chercheurs au cabinet des fonds précieux.

Nous accueillons plus de cent chercheurs par an au cabinet des fonds précieux, dans le cadre, par exemple, de la préparation d'une exposition ou d'un mémoire d'étude. Il s'agit de trouver les pièces qui correspondent à leur recherche, de leur en proposer d'autres, provenant aussi bien des collections inventoriées que de moins connues. Dans ce cadre, les échanges sont très fructueux avec les chercheurs, qui nous permettent d'étendre la documentation et l'inventaire des collections.

Nous avons aussi pour mission de traiter les nouvelles acquisitions du musée du quai Branly (près de 50 000 pièces depuis 2000) en priorité sur les fonds anciens : inventaire, conditionnement, documentation pour le dossier de l'œuvre en complémentarité avec la responsable de l'unité patrimoniale des collections Photographie, Christine Barthe, et la responsable de l'unité patrimoniale des collections Histoire, Nanette Snoep.

Qu'en est-il de ces recherches juridiques sur le statut des collections ?

Depuis 2005, le musée a lancé l'étude juridique de ses collections de photographies. Un atelier réunit le

pôle image de la Direction du Développement culturel, le service juridique, la responsable de l'unité patrimoniale des collections Photographie et moi-même. L'objectif est d'interroger méthodiquement les fonds anciens : quel est leur statut juridique, quels sont les droits d'exploitation? En effet, nous avons hérité de collections aux statuts variés, des dons en grande majorité, mais également de nombreux dépôts (environ 226 comprenant chacune dix pièces comme 10 000), avec des conditions d'exploitation diverses, dont les contrats, caducs aujourd'hui, étaient extrêmement modernes dans les années 1930. Il s'agit donc de renouveler ces contrats afin de pouvoir valoriser et diffuser les images, ce qui entraîne parfois des recherches importantes pour retrouver les auteurs ou leurs ayants droit. Une juriste spécialisée en code de la propriété intellectuelle a été engagée sur cette mission. Quand ce travail d'enquête réussit, et que les ayants droits redécouvrent « leur » collection, nous vivons souvent des moments très émouvants. C'est un fils qui redécouvre des images oubliées, une petite-fille qui n'avait jamais entendu parler du passé d'administrateur colonial de son grand-père. Cette recherche des ayants droit aboutit quasi-systématiquement à un renouvellement de contrat, et nous permet, tout en stabilisant le statut juridique des collections, d'enrichir notre connaissance des collections. Aujourd'hui, nous sommes parvenus à faire renouveler plus de quatre-vingt contrats et les œuvres de centaines d'auteurs sont identifiées comme étant dans le domaine public.

Dans ce domaine, le musée du quai Branly est absolument précurseur. ★

Propos recueillis par Julie Arnoux

1 - Initié à la photographie par Auguste Rodin, Eugène Druet devient marchand d'art en 1903, mais également photographe, reproduisant toutes les œuvres qu'il peut, bien au-delà des artistes qu'il représente (Gauguin, Vuillard, Denis, Bonnard, Cézanne, etc.). Cette collection, ensuite rachetée par la famille d'éditeur et photographe Vizzavona, compte plus de 150 000 numéros à l'inventaire ; elle est conservée aux Archives photographiques du Patrimoine au Fort de Saint-Cyr (Médiathèque de l'architecture et du patrimoine).

2 - Société d'ingénierie documentaire.

3 - The Museum System, Gallery Systems. Il s'agit du même logiciel que pour la gestion des collections d'objets.

★ Les récentes acquisitions

La collection du musée ne cesse de s'enrichir. Trois fois par an, le comité d'acquisition du musée se réunit et débat de l'entrée dans la collection de dons ou d'acquisitions. Dans cette rubrique, nous vous présentons une sélection de pièces récemment inscrites à l'inventaire.



© Musée du quai Branly pour les deux illustrations



Amériques

Ensemble de 9 costumes et de 5 masques de la danse de « La Diablada » (14 œuvres)

Oruro, Bolivie orientale, 1961-2009

Plâtre, peinture acrylique, textile synthétique, broderie, etc.

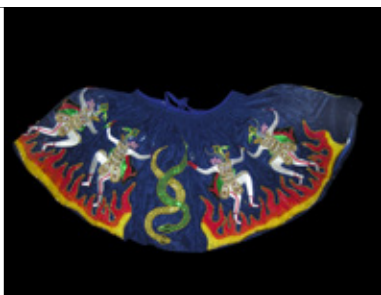
70.2010.31.1.1 à 14

Créés et portés entre 1961 et 2009, ces pièces ont été acquises auprès de Enrique Jiménez Cladera, Président de la Fraternité artistique et culturelle La Diablada de Oruro.

La danse de La Diablada est exécutée lors du Carnaval de la ville minière de Oruro, au mois de février, dans le cadre de célébrations en l'honneur de la Vierge

du Socavón et de rituels amérindiens de floraison et de renaissance du monde naturel et minier. Cette danse théâtrale fusionne croyances catholiques et autochtones. Elle met en scène Lucifer, escorté d'une légion de démons et de diablasses, et l'Archange Saint Michel, chef de la milice angélique. Si les personnages de cette danse figurent dans la religion catholique la lutte du bien contre le mal, qui se termine par la victoire des anges, dans cette danse le « diable » sous toutes ses formes (Lucifer, sa variante Ñaupá Diablo, son épouse China Supay, diables et diablasses de troupe) incarne une force positive, en relation avec la divinité amérindienne de l'inframonde Supay, dispensateur de bienfaits.

P.N.-R. et V.O.



© Musée du quai Branly pour les trois illustrations



© Musée du quai Branly / Thierry Ollivier, Michel Urtado

Amériques

Personnage Bizango
Haïti, Port-au-Prince, Carrefour Feuilles, début ^{xxi}e siècle
Péristyle vodou de Nah-Ri-Vé
Tissu rembourré, os, bois, métal, miroir
70.2009.48.1

Ce personnage Bizango provient du péristyle de Na Rivé, situé à Carrefour Feuilles, un quartier de Port-au-Prince. De ces objets et de la société bizango, très peu de choses sont connues : l'abondante littérature anthropologique traitant du vodou haïtien ignore quasiment les organisations secrètes. A l'image d'autres institutions du même type, Makanda ou Chanpwèl, les Bizangos fonctionnent comme une institution militaire garante de l'intégrité territoriale d'une région et possèdent des grades : Capitaine, Général, Roi et Reine, Empereur. Liées – semble-t-il - à certains de ces rites religieux, des statues, toutes anthropomorphes, entre 1,30 à 1,50 m de taille, offrent une apparence violente, agressive, belliqueuse. Enveloppés de tissus cousus, ces personnages sont fabriqués de deux seules couleurs, celles de la société bizango, le rouge et le noir. La plupart sont claudicants, amochés, malades, déformés. L'utilisation de miroirs, parfois de dents humaines voire de crânes renforce cette impression dérangeante. Ils possèdent souvent un ou plusieurs attributs spécifiques, comme un bouclier, une lance, une épée, des cornes, des chaînes... Celui acquis par le musée porte une canne et une paire de ciseaux et renferme, au niveau de sa tête, un crâne humain. **A.D.**



© Musée du quai Branly

Amériques

Urne funéraire Marajoara
Brésil, Etat du Para, île de Marajo (Amérique du Sud), 400-1350 ap. J.-C.
Donateur : Jean-Paul Barbier-Mueller
Terre cuite
Dimensions : 74 x 80 x 80 cm
70.2010.20.1

Monsieur Jean-Paul Barbier-Mueller a offert au musée une grande urne funéraire de la culture archéologique amazonienne de Marajoara, datée entre 400 et 1350 après J.-C. La culture de Marajoara qui se développa dans la grande île de Marajo, à l'embouchure de l'Amazone, est la plus représentative de ce que l'on appelle la tradition Polychrome. Largement répandue en Amazonie, cette tradition s'est développée de la manière la plus spectaculaire sur la rive gauche du bas Amazone où se sont épanouies de grandes sociétés complexes florissantes en bordure d'océan et du fleuve aux alentours de l'an 1000. Ces groupes ont construit dans des savanes inondables de grands tertres artificiels de terre pour leurs habitats et leurs nécropoles. Au sein de ces dernières ont été conservées des urnes funéraires d'une grande variété de formes et de tailles, à l'image de cette grande urne piriforme restaurée et entièrement recouverte d'un engobe blanc, ayant perdu sa polychromie d'origine (rouge, noir, marron). Le col tronconique est décoré, sur chaque face, d'un visage anthropomorphe en relief : paupières abaissées, nez retroussé, bouche aux commissures tombantes, oreilles en forme de boucles ornées de pendentifs. Deux figures humaines stylisées tiennent lieu d'anses. Une telle urne était destinée à recevoir les ossements ou cendres des défunts. **A.D.**

Le Cercle Claude Lévi-Strauss

Depuis 2008, le Cercle Claude Lévi-Strauss, fondé par la société des Amis, soutient l'enrichissement des collections du musée. Nous vous présentons les deux dernières acquisitions que le Cercle a offert au musée : un bouclier du Haut Sepik et la bibliothèque de travail du grand anthropologue Claude Lévi-Strauss.

Océanie

Bouclier du Haut Sepik

Papouasie – Nouvelle-Guinée, milieu du xx^e siècle
Collecté par Emil Storrer entre 1963 et 1966

Bois, pigments

Dimensions : 197 x 42 cm

Acquis par le Cercle Lévi-Strauss et offert au musée en 2010

Le musée du quai Branly a souhaité poursuivre l'acquisition de boucliers de Nouvelle-Guinée dont elle conserve des exemples forts, couvrant une bonne partie des zones stylistiques.

La région de la rivière May, affluent du Sepik, est connue pour sa production de boucliers dont le musée ne conserve aujourd'hui qu'un exemplaire. Ils proviennent du groupe linguistique iwam. La pièce acquise, datant du milieu du xx^e siècle, présente les caractéristiques iconographiques souhaitées pour cette aire stylistique. Elle vient compléter avec un ensemble de peintures sur pétiole de palmier sagoutier de la rivière May acquises par le musée des Arts d'Afrique et

d'Océanie en 1963. A partir de 1970, des transformations s'opèrent dans l'art des groupes iwam de la rivière May et de nouveaux motifs figuratifs s'immiscent dans les représentations traditionnelles.

Le décor du bouclier est constitué d'éléments naturels extrêmement stylisés au graphisme complexe et riche et aux agencements de couleurs caractéristiques de l'esthétique de cette région. Motifs, couleurs et décor sont disposés symétriquement.

Le bouclier quadrangulaire, sculpté en champlévé de motifs géométriques organisés selon un axe longitudinal et horizontal, est marqué par un bandeau de trois cercles concentriques. Entre ces bandes, chevrons, spirales, dentelures et lignes en X arrondies décorent l'objet.

Le fond du bouclier est couvert de chaux blanche. Les lignes en relief sont soulignées de noir de suie et les motifs sont peints en rouge (ocre ou graines de Bixa orellana) et jaune (ocre ou racine de gingembre).

L'arrière du bouclier n'est pas peint et présente en son centre une poignée rigide formée de deux sections verticales de bois dégagées dans la masse percées de trous dans lesquels sont ligaturés trois morceaux de bois plat.

Bouclier de guerre utilisé avec une lance et non un arc et des flèches, ce type de grand bouclier sert davantage en défense, afin de protéger une ligne d'hommes à l'arrière.

La face du bouclier tournée vers l'ennemi a pour fonction non seulement d'arrêter ou de détourner les projectiles (flèches, javelots, pierres) mais aussi de véhiculer un message. Les motifs sont ainsi chargés de symboles et de signaux destinés à l'assaillant. Ici les motifs peints se réfèrent à des plantes et des animaux liés au clan du propriétaire. Le bouclier dépasse donc l'outil de guerre et revêt une forme d'attribut identitaire.

Rappelons également que les boucliers du Sepik ne servent pas seulement à protéger les hommes au combat. Ils sont utilisés pour porter les blessés, marquer l'entrée des jardins, etc.

P.P.



Fonds médiathèque

Bibliothèque de Claude Lévi-Strauss

6 500 ouvrages environ

Acquis par le Cercle Lévi-Strauss et offert au musée en 2010

Claude Lévi-Strauss a dès l'origine soutenu le projet de musée du quai Branly. Une relation de confiance et de sympathie s'est établie entre le père de l'anthropologie moderne et du structuralisme et le musée du quai Branly. En juin 2006, il assista à l'inauguration de l'établissement. Le 28 novembre 2008, à l'occasion de son centième anniversaire, une journée spéciale fut consacrée à la personnalité du grand ethnologue : une plaque dédiée lui rendant hommage a été découverte dans le théâtre du musée du quai Branly portant son nom. Suite à sa mort le 31 octobre 2009, le musée lui a consacré une journée au cours de laquelle, devant une affluence record, des écrivains, des scientifiques et des artistes ont lu une sélection de ses textes.

En 2007, Claude Lévi-Strauss avait officialisé le don de sa collection de photographies au musée du quai Branly, soit 224 tirages de ses missions de terrain au Brésil en 1935-1936, et dans la région de Chittagong, l'actuel Bangladesh, en 1950. Le musée du quai Branly conserve également 1 478 objets rapportés lors de ses différentes missions au Brésil et en Amérique du Nord. Actuellement, quatorze objets sont exposés sur le plateau des collections, dans les vitrines du parcours Amazonie.

La bibliothèque d'un grand anthropologue

Le Cercle Claude Lévi-Strauss a récemment choisi de soutenir l'acquisition de la bibliothèque de l'anthropologue dont il porte le nom, saisissant ainsi l'occasion d'en préserver le travail et l'unité, et d'en éviter la dispersion. Cette acquisition par le musée constituera un lien supplémentaire avec le grand anthropologue, et permettra une fois



Claude Lévi-Strauss, le 25 mai 1973, dans sa bibliothèque à Paris.

de plus de lui rendre hommage.

La bibliothèque intégrera la médiathèque du musée du quai Branly, pôle d'excellence en ethnologie, qui propose déjà une offre documentaire très riche dans les domaines de l'ethnologie et de l'histoire de l'art extra-européen, à l'intention d'universitaires, de professionnels du patrimoine culturel, de chercheurs, mais aussi du grand public.

La bibliothèque de travail de Claude Lévi-Strauss contient environ 6 500 ouvrages, quasi exclusivement des monographies, qui datent essentiellement de la fin du XIX^e et du XX^e siècle. L'ensemble est en général en bon état. Les thématiques recoupent l'ensemble des travaux anthropologiques de Claude Lévi-Strauss avec une nette prédominance pour les Amériques, l'Asie, la linguistique et les sciences sociales, ainsi que dans une moindre mesure, l'Afrique et le Pacifique.

Cette bibliothèque, véritable panorama de la constitution de la pensée de Claude Lévi-Strauss, était située à son domicile parisien.

Certains des ouvrages sont annotés de la main de Claude Lévi-Strauss, d'autres com-



Parure frontale.



Masque à transformation.



Diadème d'enfant.

© Musée du quai Branly / Patrick Gniès, Valérie Torre, Hugues Dubois

★ Les récentes acquisitions



Vue de la bibliothèque de Claude Lévi-Strauss, novembre 2010.



Vue de la bibliothèque de Claude Lévi-Strauss, novembre 2010.

portent des envois élogieux des plus grands intellectuels français du xx^e siècle.

L'intégration de la bibliothèque dans la médiathèque du musée

La médiathèque met à disposition un large choix d'ouvrages, de revues et de documents audiovisuels sur les arts et civilisations d'Afrique, d'Océanie, d'Asie et des Amériques. Elle conserve également des documents patrimoniaux : photographies, archives, documentation des collections. Les 224 tirages photos donnés par Claude Lévi-Strauss en 2007 sont ainsi consultables à la médiathèque.

Ces ouvrages sont issus de la bibliothèque du musée de l'Homme et de la bibliothèque de l'ancien musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie, auxquels sont venus s'ajouter les nouvelles acquisitions du musée du quai Branly et les dons de collections de spécialistes : fonds Condominas, Girard, Kerchache, Rouget, Corpataux...

La bibliothèque de Claude Lévi-Strauss deviendra ainsi accessible à tous les lecteurs sur demande, tout en restant identi-

fiable dans le catalogue. Les ouvrages de la bibliothèque porteront un estampillage spécifique et ne seront pas éparpillés. Le musée comme le Cercle Claude Lévi-Strauss ont en effet souhaité conserver la cohésion d'un ensemble représentatif des recherches de l'un des plus grands penseurs français du xx^e siècle. La campagne photographique permettra également de conserver une image de la bibliothèque dans son environnement d'origine.

L'acquisition de la bibliothèque permettra au musée du quai Branly de disposer d'un outil fondamental pour les chercheurs, les anthropologues et les historiens.

Plus qu'un symbole, il s'agit d'un témoignage sans équivalent.★ A.F. et N.M.

Pour rejoindre le Cercle Claude Lévi-Strauss :

Julie Arnoux

01 56 61 53 80 ou

amisdumusee@quaibrany.fr



Claude Lévi-Strauss, son épouse, Stéphane Martin, inauguration du musée, juin 2006.



Vue de la bibliothèque de Claude Lévi-Strauss, novembre 2010.

★ Un voyage à l'île de Pâques en 1977

La Carte blanche à un Ami est votre rubrique. Aujourd'hui, Jean Roudillon nous emmène sur les pas de Julien Viaud.

Lorsque je décidai depuis Santiago du Chili de me rendre à l'île de Pâques en ce mois de janvier 1977, j'avais dans l'idée d'essayer de percer le mystère du déplacement des statues, avec, en mémoire, l'ouvrage du Docteur Stephen Chauvet consacré à cette île :

« Mon Cher Ami,

Puisque vous me faites le grand honneur de me demander de préfacier votre livre sur l'île de Pâques, vous permettrez que j'en profite pour analyser, quelque peu, les raisons qui en font, à mon avis, un travail véritablement unique [...] »

« Mais ce travail-ci, sur l'île de Pâques, est, à coup sûr, l'œuvre la plus importante qui ait jamais été écrite sur un sujet ethnographique, en l'occurrence, le plus complexe, mais aussi le plus passionnant de tous. [...] l'importance de ce travail, le plus intéressant qui puisse paraître en ethnographie, et pour démontrer aux ethnologues, préhistoriens, artistes, linguistes et « honnêtes gens » au sens du XVIII^e siècle (c'est-à-dire intelligents, curieux et plus ou moins encyclopédistes), qu'ils doivent le lire, attentivement. »

Etienne Loppé, Conservateur en chef du musée Lafaille à la Rochelle.
Octobre 1934, préface à l'ouvrage du Docteur Stephen Chauvet
L'île de Pâques et ses mystères, édité en 1935.

Depuis la découverte de l'île en 1722 par le Hollandais Jacob Roggweeen (1659-1729), qui l'avait baptisée « île de Pâques » du jour de son arrivée, elle porta

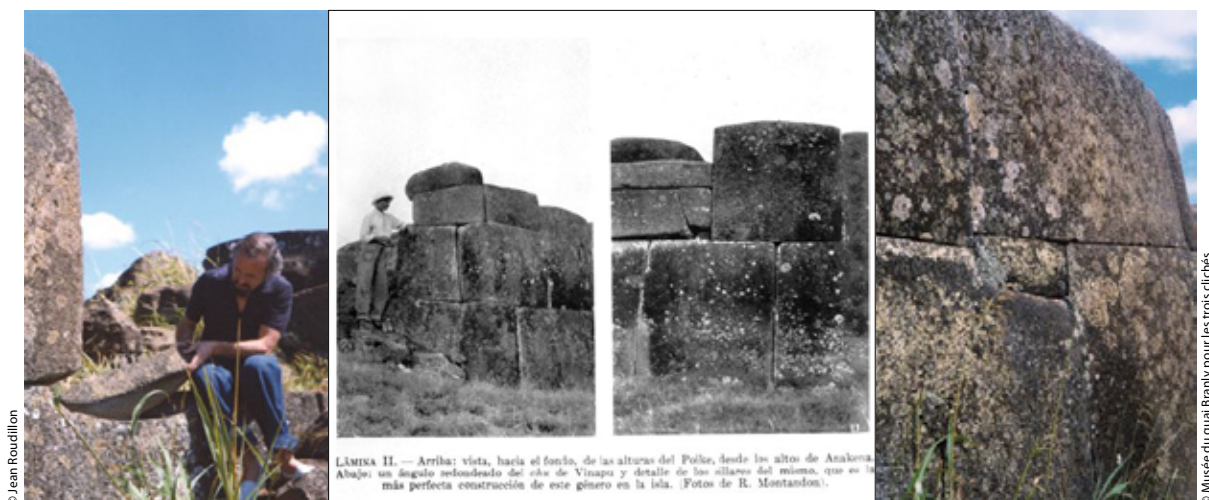
quelques autres noms : Rapanui, île San Carlos ou bien Easter Island.

Près de soixante-dix navires – jusqu'en 1935 – y firent escale : ceux de La Pérouse, de Dupetit-Thouars, de l'aspirant Pierre Loti, de l'explorateur Alphonse Pinart (cf. carte en bas à droite), des Pères et Religieuses du Sacré-Cœur de Picpus, du Monseigneur Tepano Jaussen – qui découvrit le langage de Pascuans – et plus récemment de Thor Heyerdahl qui, en 1965, rallia l'île aux côtes d'Amérique avec un radeau tel qu'il avait pu être construit aux temps anciens. D'une superficie d'environ 72 000 hectares, je la parcourus à cheval, découvrant les champs d'obsidienne, les statues érigées ou « en marche », celles inachevées au flanc de la montagne du volcan Rano Raraku, les rochers sculptés du bord de mer, je fus particulièrement intrigué par ces statues en voie d'achèvement à l'intérieur du cratère du volcan. Pourquoi compliquer encore leur acheminement en bord de mer puisqu'il existait des statues inachevées sur le flanc de la montagne, et suffisamment de pierre pour en sculpter d'autres ? Celles couchées « en marche » étaient allongées visage contre le sol pour qu'elles ne voient pas le jour avant



Couvertures et cartes de l'ouvrage « L'île de Pâques et ses mystères » du Docteur Stephen Chauvet, 1935.

★ Carte blanche à un Ami



À droite et à gauche, détail du principe des clefs à l'île de Pâques ; au centre ce même principe au Pérou.

de se trouver face aux vagues mais risquaient de briser leur grand nez en raclant le sol. En définitive je dus faire amende honorable et m'en référer au Mana qui avait le don de les déplacer.

Mais une autre constatation troublante attira mon attention : les « socles » des statues étaient construits en blocs de pierre, assemblés sans soin, à l'exception de l'un d'eux construit sur le même principe des clefs que celui adopté par les Incas. Comme nous savons maintenant que les Pascuans étaient probablement originaires des îles Gambier, pourquoi ne pas envisager alors la venue de quelques navigateurs péruviens à la fin du xv^e siècle ? ★

Jean Roudillon

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

CHAUVET Stephen-Charles, *L'île de Pâques et ses mystères*, Paris, Éditions Tel, 1935. Une traduction anglaise est disponible en ligne à www.chauvet-translation.com

HEYERDAHL Thor, *The concept of Rongorongo Among the Historic Population of Easter Island* (1965), in Thor Heyerdahl & Edwin N. Ferdon Jr. (eds. and others), Stockholm, Forum, 1961-65.

METRAUX Alfred, *Ethnology of Easter Island, Honolulu*, Bishop Museum Press, 1940.



Vue des statues de l'île de Pâques.

★ L'agenda

de janvier à
mars 2011

Janvier

- Le 8 à 10 h30
Visite de l'exposition
« Costumes d'enfants, miroir
des grands » au musée
Guimet.

- Les 14 et 15
Week-end à Lille et au
Cateau-Cambresis.

- Le 21 à 15 h 15
Visite de l'exposition
« Basquiat » au musée d'Art
Moderne de la Ville de Paris.



- Le 28 à 17 h
Visite de l'exposition
« André Kertész » au Jeu de
Paume.



Février

- Le 3 à 17 h
Visite de l'exposition
« Angola, figures de
pouvoir » au musée Dapper.



- Le 11 à 19 h
Présentation d'acquisitions
récentes au salon Jacques
Kerchache.



Mars

- Le 3 à 19 h
Visite de l'exposition
« L'Orient des femmes vu
par Christian Lacroix ».



- Le 17 à 19 h
Présentation en salle des
fonds précieux : le Japon
dans les collections du
musée : périodiques et
photographies.



- Le 31 à 19 h
Visite de l'exposition : « La
Fabrique des Images ».

Expositions en cours et à venir

- « La Fabrique des
Images » : jusqu'au 17 juillet
2011.

- « Baba Bling, signes
intérieurs de richesse à
Singapour » : jusqu'au 6
février 2011.



- « Dans le blanc des yeux,
masques primitifs du
Népal » : jusqu'au 9 janvier
2011.

- « Lapita » : jusqu'au 9
janvier 2011.

- « L'Orient des femmes vu
par Christian Lacroix » : du 8
février au 15 mai 2011.

Vernissage

- Lundi 7 février : « L'Orient
des femmes ».

★ Ils nous soutiennent

Conseil d'administration de la société des Amis du musée

• Membre d'Honneur

Jacques Chirac

• Président

Louis Schweitzer

• Vice-Présidents

Vincent Bolloré

Jean-Louis Paudrat

Bruno Roger

• Secrétaire général

Philippe Pontet

• Trésorier

Patrick Careil

• Administrateurs

Françoise Cachin

Philippe Descola

Christian Deydier

Paul Hermelin

Caroline Jollès

David Lebard

Marc Ladreit de Lacharrière

Hélène Leloup

Pierre Moos

Jean-François Prat

Jean-Claude Weill

Antoine Zacharias

Les grands bienfaiteurs

Nahed Ojeh

Antoine Zacharias

Groupe Bolloré

Les bienfaiteurs, membres soutien et associés

• Personnes privées

Martine Aublet

Jean Bouscasse

Jean Briere

Patrick Caput

Ariane Dandois

Anna Douaoui

Charles-Henri et Marie

Filippi

Cécile Friedmann

Antoine de Galbert

Marc Henry

Emmanuelle Henry

Claude et Tuulikki Janssen

Georges et Caroline Jollès

Raphaël Kerdraon

Marc Ladreit de Lacharrière

Aymery Langlois-Meurinne

Quentin Laurens

David et Lina Lebard

Joce Ledeuil

Hélène et Philippe Leloup

Hervé et Régine Méchin

Pierre Moos

Jean-Paul Morin

Daniel Palacz

Barbara Proper

Georges et Odile Ralli

François de Ricqles

Bruno Roger

Baronne Philippine de

Rothschild

Raoul Salomon

Louis Schweitzer

Jérôme Seydoux

Sophie Seydoux

Dominique Thomassin

Christian Vasse

• Sociétés membres de soutien

Bio-Mérieux

Groupe Bolloré

Groupe Elior

Fimalac

Financière Daubigny

Financière Immobilière

Kléber

Gaya

IDRH

Pharmacie de la Tour Eiffel

Sanofi Aventis

Schneider Electric

• Sociétés associées

L'Oréal

Saint-Gobain

Les professionnels du monde de l'art

Arts d'Australie

BRUNEF

Christie's

Entwistle Gallery

Galerie Alain Bovis

Galerie Dandrieu-Giovagnoni

Galerie Bernard Dulon

Galerie Flak

Galerie Furstenberg

Galerie Albert Loeb

Galerie Meyer

Galerie Monbrison

Galerie Ratton Hourdé

Galerie Voyageurs et Curieux

L'Impasse Saint-Jacques

Sotheby's

Le Cercle Claude Lévi-Strauss

François Baudo

Alain Bovis

Patrick Caput

Ariane Dandois

Bernard Dulon

Antoine de Galbert

Marc Henry

Emmanuelle Henry

Georges Jollès

Pascal Lebard

Anthony Meyer

Jean-Paul Morin

Philippe Pontet

Jean-Luc Placet

Raoul Salomon

Louis Schweitzer

Jean-Pierre Vignaud

Jean-Claude Weill

jokkoo * #8 * janvier - mars 2011

Responsable de la publication : Julie Arnoux – Coordination éditoriale : Julie Arnoux et Anne Carpentier

Conception graphique : Frédéric Hallier – Réalisation : Catherine Papp

Société des Amis du musée du quai Branly – 222, rue de l'Université – 75343 Paris cedex 7

Téléphone : 01 56 61 53 80 – Télécopie : 01 56 61 71 36 – Courriel : amisdumusee@quaibrany.fr – Site : www.amisquaibrany.fr

• Ont contribué à ce numéro :

Hana Chidiac, Responsable de l'Unité patrimoniale Afrique du Nord et Proche-Orient - **H.C.**

André Delpuech, Conservateur en chef du Patrimoine, Responsable de l'Unité patrimoniale Amériques - **A.D.**

Anne Faure, Directeur adjoint, Responsable de la médiathèque - **A.F.**

Nicolas Menut, Responsable des acquisitions documentaires - **N.M.**

Paz Nuñez-Regueiro, Responsable de collections Amériques - **P.N.-R.**

Varinia Oros, Conservateur au musée national d'Ethnographie et du Folklore-MUSEF, La Paz (Bolivie) - **V.O.**

Carine Peltier, Responsable de l'Icône - **C.P.**

Philippe Peltier, Conservateur en chef du Patrimoine, Responsable de l'Unité patrimoniale Océanie et Insulinde - **P.P.**

Cyrielle Bourdonnault - **C.B.** et Anne Carpentier - **A.C.**, stagiaires à la société des Amis.